Raoul ALLIER

Fatalisme et Confiance

CONFÉRENCE
PRONONCÉE
Dans le Temple de l'Oratoire, le 20 Avril 1915

PARIS
LIBRAIRIE DE *FOI ET VIE*
48, RUE DE LILLE, 48

1915

Prix : 0 fr. 30

Se vend au profit des blessés
et des invalides.

Fatalisme et Confiance

Les conférences données par M. Raoul ALLIER, chaque mardi, dans les différents temples de Paris, n'ont pas été écrites avant d'être prononcées. Mais, sur la demande de bien des personnes, quelques amis en ont entrepris la publication au moyen de leurs notes. Le texte a été soumis à M. ALLIER qui déclare y reconnaître la reproduction fidèle de sa pensée.

Avec nos Fils sous la mitraille...........	*0 fr. 50*
Noël et Deuil....................	*» fr. 30*
Fin d'année : Bilan de conscience.......	*» fr. 30*
La Royauté de Dieu.................	*» fr. 30*
Le Sacrifice vivant..................	*» fr. 30*
La Prière pour les combattants..........	*» fr. 30*
La Prière pour la Victoire.............	*» fr. 30*
Les Semeurs de vie.................	*» fr. 30*
Dans le Mystère de l'âme..............	*» fr. 30*
La Mystérieuse Conquête..............	*» fr. 30*
La Suprême Discipline................	*» fr. 30*
Pâques et la Guerre.................	*» fr. 30*
Vivre sa Vie......................	*» fr. 30*
L'Esprit vainqueur..................	*» fr. 30*
Faire sa Vie......................	*» fr. 30*
Contre la Résignation................	*» fr. 30*
Les Surhommes....................	*» fr. 30*
La Soumission.....................	*» fr. 30*
Un Scandale de la Piété..............	*» fr. 30*
La Justice plus forte que la Mort........	*» fr. 30*
Espérance et Courage................	*» fr. 30*
Avec nos Pères pour la Patrie..........	*» fr. 30*
Le mot d'ordre compromis.............	*» fr. 30*
Les Privilégiés de l'Esprit............	*» fr. 30*
Par le Lien de l'Esprit..............	*» fr. 30*
La Mort injuste....................	*» fr. 30*
Fatalisme et confiance...............	*» fr. 30*

Pour paraître prochainement :

Evangile et Patrie.

Fatalisme et Confiance

Mesdames, Messieurs,

A mesure que ces entretiens hebdomadaires me font entrer mieux dans l'intimité des âmes qui nous entourent, je suis frappé jusqu'au trouble, jusqu'à l'angoisse, par la grandeur des malentendus qui se produisent très souvent entre l'Evangile et la conscience de tant de nos contemporains.

Nous parlons de la prière ; nous essayons, à la suite du Maître, de voir comment il priait, ce qu'il demandait et dans quel esprit il le demandait. Il nous semble, à nous, chrétiens, que, dans la prière de Jésus et dans celle que nous essayons timidement, à sa suite, de balbutier, il y a l'affirmation vivante de notre foi dans la liberté, dans une liberté qui règne au sein des choses. Et voici, il nous suffit de nous pencher sur les âmes pour percevoir des questions qui nous troublent, tant elles nous paraissent loin de la réalité, surtout loin de tout ce que nous avons voulu dire.

Il faut prier dans l'esprit du Christ. Après avoir ouvert son âme et l'avoir épanchée aux pieds du Père, il faut lui

---

(*) Conférence donnée dans le Temple de l'Oratoire, le 20 avril 1915.

dire, comme le Christ et dans son esprit : « Maintenant que je t'ai parlé librement, j'ajoute : O Père, que ta volonté soit faite et non pas la mienne ». Et alors, on s'étonne et on nous demande : « Si vous prononcez cette parole : « Que ta volonté soit faite et non pas la mienne », ne voyez-vous pas que vous revenez au fatalisme antique ? Ne voyez-vous pas que vous êtes, malgré les apparences, exactement comme la multitude des incroyants qui vous entourent et qui, devant la catastrophe qui les frappe, ne trouvent que ceci à murmurer : « Je me tais parce que « c'était écrit ; c'est la fatalité. » Vous autres, chrétiens, vous ajoutez beaucoup de paroles là-dessus ; vous criez vers Dieu et après vous être agités, après avoir crié, vous aboutissez à cette abdication : « Ta volonté soit faite ! » Vous abdiquez devant une volonté mystérieuse, comme nous, les incroyants, nous abdiquons devant la fatalité qui passe et qui tue ». On insiste encore : « S'il faut dire : « Que ta « volonté soit faite », il serait bien plus simple de commencer par là et de ne pas prier du tout. Il serait bien plus simple de ne pas apporter à ce Dieu mystérieux une prière que l'on rétracte immédiatement par cette formule désespérée : « Non pas ma volonté que j'ai eu le tort d'exprimer, « mais la tienne. » Et alors, comme il semble que toute la religion se ramasse et se condense dans l'acte de la prière, si la prière est ainsi arrêtée net sur nos lèvres, vous voyez bien que la religion n'est qu'un leurre et qu'il n'y a pas de différence entre elle et le désespoir des autres ».

Ce que je viens d'exposer est tellement étranger à ce que nous éprouvons, à ce que nous savons de notre vie intérieure, de ce qui nous fait palpiter, de ce qui nous soutient, que nous avons de la peine à comprendre l'objection. Nous sommes tentés de passer outre. En quoi

nous aurions grand tort. Le rôle du chrétien, c'est d'essayer de reprendre, dans sa faiblesse, mais dans toute la loyauté de son attitude et de sa pensée, l'œuvre sainte du Maître. Il allait parmi les hommes, pansant les plaies qu'il rencontrait et guérissant les malades. Nous n'avons pas la prétention, nous, de guérir les malades; mais il nous commande d'aller vers eux et de leur apporter le remède. Par conséquent, si des âmes souffrent, peu nous importe que ces âmes se trompent; nous avons à nous pencher sur elles. Nous n'avons pas à nous enfermer dans l'orgueil de notre pensée; nous avons à nous attaquer à ce qu'il ne suffit pas de traiter d'erreur, et qui, dans les consciences, est un principe de souffrance. Là où l'on souffre, le chrétien doit s'expliquer, sans chercher à savoir si son système à lui s'en trouve bien ou s'en trouve mal.

Et j'ajoute : à l'heure où nous sommes, au fond d'une question de ce genre, au fond d'une objection ainsi formulée, il y a déjà un acte religienx, même lorsque cette question nous vient de certains libres-penseurs. Ils s'étonneront peut-être qu'on aperçoive en eux quelque chose de religieux. Pourtant, je le maintiens, il y a là beaucoup plus de religion que vous ne le croyez. Il en est aujourd'hui parmi nous, peut-être ici dans cet auditoire, sûrement parmi ceux que nous coudoyons dans la rue, il en est beaucoup qui sont singulièrement troublés dans ce qu'ils appellent leurs convictions d'hier et dont ils espéraient faire leurs convictions de toujours.

L'humanité d'aujourd'hui avait fait un rêve, — un rêve qu'elle n'a pas le droit de répudier. C'était de se fonder dans la liberté, dans la justice, dans le droit. Elle avait décidé de bâtir elle-même sa maison et d'y vivre au large, et voici, la grande catastrophe est venue... Oh ! je sais bien que nous répétons et que tout le monde répète autour

de nous : « Les lendemains viendront et l'on reprendra les grandes œuvres de construction. » C'est possible. Mais soyons francs. Est-ce que, parmi ceux qui vous entourent, vous n'en connaissez pas beaucoup — vous et plusieurs d'entre vous ne sont-ils pas de ceux-là ? — qui ont éprouvé une cruelle déception ? Certains mots nous faisaient frissonner. C'est qu'ils étaient pour nous plus que des mots. Derrière eux nous pressentions la réalité morale qui allait reformer le monde et triompher de tous les obstacles. Oui, les mots de liberté, de justice, de droit international, de fraternité des peuples, nous y avons cru. J'ajoute que nous croyons encore à ce qu'ils signifient. Moi, j'y crois, et de toute mon âme. Mais que de fois, durant ces semaines et ces mois tragiques, j'ai entendu des hommes me dire : « Je ne sais plus si j'y crois, ni si je crois à quelque chose, si je crois à un seul de ces principes qui, au mois de juillet dernier, semblaient être à la veille de s'imposer à toute l'humanité ! Un beau jour, un ordre a été donné quelque part ; ç'a été la guerre. Et de tous ces principes il n'est plus rien resté. Tout a été balayé, et l'on a le courage de nous promettre que tout cela renaîtra dans quelques mois. Comment s'enchanter d'une telle espérance ?... »

C'est vrai. Quand on a contemplé un effondrement pareil, il en reste quelque chose dans l'âme. Alors, ces consciences désemparées regardent de tous côtés ; elles regardent même vers les religions avec qui elles semblaient avoir rompu, et l'on retrouve le chemin des temples et des églises. Ne vous figurez pas que tous ceux qui remplissent aujourd'hui nos temples et nos églises sont des chrétiens convaincus. La vérité, c'est que, parmi ces multitudes qui affluent dans les sanctuaires, les inconnus sont nombreux, qui s'en vont à la recherche d'un principe

de vie. Ils entrent un jour dans telle église, un jour dans une chapelle, un jour dans un temple. Ils écoutent les chrétiens, et ils ne comprennent pas toujours très bien ce qu'ils entendent. Ils manquent naturellement de l'initiation nécessaire. Il ne leur était pas arrivé souvent de prendre au sérieux le langage de la religion. Il ne faut pas qu'ils s'étonnent de commettre très vite et souvent des contre-sens, — des contre-sens dont ils sont responsables en partie, mais dont nous sommes peut-être aussi responsables. Nous avons l'air toujours de parler pour des initiés. Nous ne parlons presque jamais pour ceux qui sont au dehors et à qui il serait nécessaire d'apprendre jusqu'au sens des mots dont nous nous servons. Ils entendent les chrétiens dire : « Que ta volonté soit faite ». Et, précisément, ces inconnus auxquels je fais allusion ne voulaient pas être des résignés ; ils voulaient trouver une force qui les aidât à se redresser et à lutter. Devant cette phrase : « Que ta volonté soit faite », ils éprouvent une déception, et ils ne le cachent point. Il y a de l'irritation dans cette déception, et moi, je me réjouis de voir que leur déception les irrite. Car dans cette irritation, je perçois un appel vers un principe de vie, un appel vers la religion ; et le devoir élémentaire des hommes religieux, c'est de s'expliquer et de dire pourquoi ils ne sont pas, malgré — je ne dis pas : les apparences, car les apparences n'y sont pas ici, — mais malgré le vocabulaire, ils ne sont pas des résignés et des fatalistes.

Quand on parle de la fatalité, quand on murmure : « C'est écrit », l'on ne pense pas à une personne à qui l'on s'en prend. L'on n'est pas devant un être à qui l'on dit : « J'accepte ce que tu fais ». On est devant un mystère, un décret anonyme, une espèce de loi implacable qui n'a ni cœur, ni conscience, une loi qu'il est inutile de juger,

parce qu'elle nous dépasse, une loi à laquelle il faut ne demander aucune pitié, parce qu'elle est impersonnelle. Quand on parle de fatalité, on peut parfaitement contempler un ciel vide. Sur la terre comme dans le reste de l'Univers, c'est une immense machine de mort qui est déclanchée ; et la machine travaille, et elle broie les existences, elle broie les rêves, elle broie les espérances, et il n'y a même personne dans l'Infini pour s'apercevoir qu'il broie quelque chose. Voilà ce qu'est la fatalité.

Il y a un abîme entre l'état d'âme de l'homme, de la femme, qui, pendant cette guerre, regarde ce déchaînement brutal des forces anonymes, en souffre, se sent brisé, torturé, mais ne peut même maudire personne, car il n'y a personne derrière ce mécanisme en marche, derrière ce qui fait de la mort, de la mort encore, et de la mort toujours, et qui, dans les âmes, fait de la désespérance et les conduit aux abîmes moraux, — et l'état d'âme d'un chrétien, d'un homme simplement religieux, qui ne comprend pas ce qui se passe, qui en est torturé, mais qui, par-delà les nuages et par-delà l'azur, devine et contemple une figure, cherche et trouve quelqu'un qui le regarde, et — disons le mot — quelqu'un qui l'aime, quelqu'un dont la main le cherche. Oh ! non, ce n'est pas le même état d'âme. Je sais bien qu'il ne suffit pas de croire en un Dieu personnel pour être affranchi de la croyance à la fatalité. Il y a, dans l'histoire des religions, des dieux qui se plaisent dans la souffrance, des dieux qui sont des tyrans arbitraires et cruels, des dieux à qui, sans doute, dans leurs temples, il faut offrir de temps en temps de l'encens, mais qui, beaucoup plus que l'encens, aiment l'odeur du sang et de la chair brûlée. Oui, on rencontre de ces dieux dans l'histoire des religions. Mais nous ne sommes pas dans une de ces religions-là. C'est le chris-

tianisme qui est en jeu. Il s'agit d'un Dieu qui n'est pas simplement le Maître, qui n'est pas simplement le Créateur, qui n'est pas simplement le Législateur et le Juge, il s'agit de Celui que nous appelons, à la suite du Christ, notre Père.

Oh ! prenez donc au sérieux ce mot de père et reportez-vous à ce qui est l'essentiel de vos expériences humaines. Permettez-moi une comparaison. Vous êtes malade, vous avez été blessé, si vous voulez... Ou plutôt non, ne pensons pas à nous, pensons à ceux qui sont là-bas, pensons à nos fils, à vos fils, à vos maris. Eh bien, là-bas, dans une de ces tranchées qu'il s'agit ou de défendre ou de conquérir, un de vos bien-aimés est tombé ; et, dans une ambulance, maintenant, on va l'amputer. Ah ! il faut en passer par cette nécessité cruelle ; il faut qu'il accepte l'opération. Ce qui vous désole, c'est de ne pas être là et de ne pouvoir le réconforter. Vous vous le représentez à l'ambulance ou dans un hôpital, au milieu de tant d'inconnus. Oh ! des inconnus qui lui feront du bien, sans doute, mais qui sont tout de même des inconnus, qui sont pressés, qui doivent soigner d'autres blessés. Vous pensez à ce qu'il éprouverait, si vous étiez là, vous le père, ou la mère, ou l'épouse et si, tout simplement, vous pouviez lui tenir la main. L'expérience dont je parle correspond-elle à une réalité ? De même, la situation n'est pas la même pour celui qui, dans le monde, est en face d'une loi anonyme, abstraite, impersonnelle, et pour le chrétien qui, ne comprenant pas ce qui lui arrive, sachant seulement qu'il doit souffrir et qu'il a accepté un sacrifice, voit pourtant une figure sainte se pencher sur lui, et entend cette parole de réconfort : « Tu sais bien que je t'aime comme mon enfant ! »

Il faut être resté entièrement à l'écart des choses reli-

gieuses pour ne pas voir l'abîme qu'il y a entre ces deux états d'âme.

Mais alors on objecte : « Vous acceptez ce que le Père fait, et devant lui vous êtes comme l'enfant qui est là, sur la table d'opération, et qui s'en remet au chirurgien, se disant que celui-ci sait ce qui convient au blessé et qu'il le sait mieux que le blessé lui-même. Si nous nous en remettons à Dieu parce qu'il connaît mieux que nous ce qu'il nous faut, pourquoi voulez-vous que je prie ? Dieu sait mieux que moi ce dont j'ai besoin ; je n'ai qu'à m'abandonner à lui. Vous en arrivez à l'abdication, et la prière est inutile ; la religion ne peut donc pas vous apporter le réconfort dont vous ne cessez de nous parler. »

Comment ? Parce que mon père sait mieux que moi ce qu'il me faut, je m'abstiendrais de lui faire une demande ? Oh ! mesdames et messieurs, avez-vous une famille, êtes-vous pères, êtes-vous mères ? Evidemment, vous aussi, vous savez mieux que votre petit garçon ou que votre petite fille ce qui leur est nécessaire ; et vous voudriez que, pour cette raison-là, jamais, — jamais, entendez-vous ? — jamais votre petit garçon ou votre petite fille ne montât sur vos genoux en vous disant : « Mon père ou ma mère, voici ce que je me permets de souhaiter ; voici, me semble-t-il, ce qui me serait utile ! » Vous admettriez que votre enfant, jamais, sous prétexte que vous avez plus d'expérience que lui et que vous risquez d'avoir à repousser sa requête, ne se sentît jamais autorisé à vous exprimer un désir !

Eh bien, permettez-moi de vous le dire, s'il en est ainsi, vous ne savez pas ce que c'est que d'être père, que d'être mère. Vous n'avez donc pas été enfants ? Vous n'avez donc pas désiré ni formulé des désirs ? Le Père sait mieux que moi ce qu'il me faut. Parce qu'il doit

peut-être me le refuser, ce serait une raison pour que je ne lui demande rien ? Alors, ce serait une raison pour qu'il n'y ait pas, pas plus sur la terre qu'entre le ciel et la terre, les relations de filialité, pour qu'il n'y ait pas les relations d'enfants à parents et de parents à enfants ; ce serait une raison pour couper net les liens les plus sacrés et les plus doux qu'il soit donné à l'humanité de connaître ? Je m'abstiendrais de prier parce que peut-être mon père me répondra : « Je suis obligé de te refuser » ?

Vous voulez ne plus prier parce que votre Père en sait plus long que vous et qu'il écartera peut-être votre prière. Alors, oseriez-vous le prier, s'il vous promettait de vous accorder toujours votre demande ? Eh bien, c'est alors que moi je n'oserais plus prier. Oui, je le déclare devant Dieu. Je sais bien ce que mon cœur souhaite dans une foule de cas ; mais j'ignore, dans le cas où ma requête serait exaucée, si je n'irais pas au-devant de douleurs pires que le refus d'exaucement. Si Dieu me disait : « Mon fils, j'exaucerai toujours ta prière » ; moi, je me sentirais si faible, si sujet à l'erreur, si capable de désirer le mal, que je n'oserais plus exprimer un vœu. Je répondrais à Dieu : « Non ! Mon Père, laisse-moi te prier, mais laisse-moi croire que, lorsque cela vaudra mieux pour moi, tu refuseras de m'exaucer. » Vous voyez bien alors que le cri : « Ta volonté soit faite », n'est pas la fin de la prière ; c'est une prière nouvelle qui s'ajoute à toutes les autres. Quand je prononce ces mots qui vous étonnent, cela ne signifie pas : « Je t'ai adressé beaucoup de demandes, maintenant, si tu veux, tiens-les pour non-avenues. » Cela signifie : « Je t'ai fait beaucoup de demandes ; maintenant, je t'en fais une autre encore : c'est que tu juges toi-même ma prière et que tu m'accordes ce qui vaudra mieux que tout ce que je te

demande. ». C'est là une nouvelle prière, c'est l'exaltation même de la prière et de la foi. Ce n'est pas du fatalisme, c'est de la confiance, de la confiance filiale dans un père à qui l'on s'abandonne ; et l'on s'abandonne à lui, parce qu'on est aimé de lui, parce qu'il ne nous délaissera pas, parce qu'il est le Père qui souffre de voir son fils souffrir.

J'arrive à la troisième partie de la question que j'avais rencontrée. On nous dit : « Si mon père sait mieux que moi ce qu'il me faut, la prière est arrêtée sur mes lèvres ; mais il y a plus : si je pense qu'il n'attend pas ma demande pour me l'accorder, si je pense qu'il m'aime, alors, la prière est absolument inutile. Pourquoi voulez-vous que je prie, puisque, dans l'Infini, ou, si vous préférez, tout près de moi, il y a celui qui sait ce qu'il me faut et qui est parfaitement capable de me le donner ? »

La prière est inutile ? L'affirmation est osée. Vous nous dites, à nous, chrétiens, que nous sommes singulièrement indiscrets en parlant de nos rapports avec le Père. Eh bien, et vous ? Quand vous venez dire : « La prière est inutile », qu'en savez-vous ? Que connaissez-vous donc des forces qui sont à l'œuvre dans ce monde ? Mais c'est à peine si vous avez découvert quelques-unes des forces matérielles et mécaniques. Vous soupçonnez que, par-dessus toutes ces forces mécaniques, il y a encore les forces spirituelles. Mais quelles sont ces forces spirituelles ? Quel est le résultat de leur fonctionnement ? Je n'en sais rien ; et vous, vous n'en savez pas plus que moi. Seulement, la différence qu'il y a entre vous et moi, c'est que mon cœur a besoin de crier vers Dieu et de lui déclarer : « Il faut bien qu'il y ait un moyen pour que tu interviennes. » Et vous, vous agissez et vous parlez

comme si vous étiez sûrs qu'il ne peut intervenir. Vous nous reprochez de faire comme si nous avions les confidences de Dieu. Or, nous n'avons pas cette prétention et nous nous remettons à lui. Vous faites, vous, comme si vous aviez eu les confidences de l'Infini et comme si vous possédiez la révélation de ce qui est impossible et de ce qui est possible. Qui vous prouve que les forces spirituelles n'ont pas besoin d'être en œuvre perpétuellement là où en est le siège, c'est-à-dire dans les âmes ? Pourquoi voulez-vous que Dieu soit, par rapport à l'humanité, comme un petit enfant devant une table jouant avec des soldats de plomb qu'il place et déplace à sa guise ? Est-ce que Dieu peut venir et nous tirer avec des ficelles pour nous faire faire les gestes qu'il veut ? Dieu n'intervient dans les âmes que par les idées qui surgissent dans les cerveaux des hommes. Dieu n'intervient dans l'humanité que par les sentiments qui sont éprouvés par les hommes. Dieu n'intervient dans l'humanité que par des volontés d'hommes. Il y a les volontés opposées aux siennes ; il y a les volontés conformes aux siennes. Vous souhaitez des événements déterminés, par exemple la victoire ou la paix ? Vous figurez-vous qu'un jour la paix tombera du ciel toute faite ? Vous savez bien que, pour qu'une paix se fasse, pour qu'elle soit conforme ou contraire à la justice, il faut que les hommes apposent leur signature sur un papier et, auparavant, délibèrent. Ils délibèrent avec leurs idées à eux, avec les idées qui se dégagent de l'atmosphère qui les entoure, avec celles qui circulent parmi les hommes et dont les unes viennent de Dieu et les autres des pires inspirations.

La prière est inutile ? Eh bien, ceux qui refuseront de prier pour les diplomates réunis après la fin de la guerre refuseront à Dieu d'intervenir et se refuseront

à eux-mêmes d'intervenir à une des heures les plus tragiques de l'histoire universelle.

Et ceux qui sont là-bas ? Vous ne savez pas si, la nuit prochaine, dans la Woëvre, ou en Alsace, ou ailleurs, il n'y aura pas un grand assaut à livrer. De quoi dépendra la victoire ? Elle dépendra certes de la qualité des fusils et du nombre de canons ; mais elle dépendra surtout de la valeur de nos fils, de vos maris. Oseriez-vous dire que, par la prière, vous ne pouvez pas communier avec vos bien-aimés et contribuer à leur résistance ou à leur victoire ? L'on peut croire que Dieu intervient dans les événements et se mettre à la disposition de Dieu en lui disant : « Que ta volonté, ta justice, soit faite ! Je t'apporte pour cela les forces médiocres que tu me fais l'honneur immérité de me demander. »

Celui qui ne veut pas prier n'est pas simplement celui qui refuse à Dieu d'intervenir ; c'est celui qui ne veut pas que Dieu se serve de lui pour intervenir.

Et il n'y a pas que les événements collectifs dans lesquels, par la prière, nous pouvons intervenir. Qu'est-ce qui vous préoccupe, quand vous pensez à tant d'êtres chéris ? Oh ! je le sais bien, c'est d'abord leur conservation physique, c'est leur salut matériel, c'est la certitude du retour et du revoir. Voilà votre grand souci, femmes de France, mères de nos soldats, épouses de nos soldats. Mais autre chose aussi vous préoccupe, c'est leur dignité, c'est leur honneur, c'est leur attitude. Si votre fils ou votre mari a disparu, s'il est, vous ne savez où, peut-être dans quelque casemate, qu'est-ce qui vous tourmente ? La faim matérielle qu'il éprouve peut-être, la nourriture insuffisante que l'ennemi, dit-on, lui distribue avec parcimonie ? Vous avez le droit de penser à tout cela. Mais autre chose vous préoccupe ; c'est son état moral. Vous vous deman-

dez ce qu'il devient et dans quel désespoir il risque de sombrer. Vous vous demandez si, ressaisissant toute son énergie, ce garçon, dans la nuit de sa casemate et dans sa solitude morale, retrouve son Dieu, est bien certain que son Dieu ne l'a pas abandonné et que ses parents ou sa femme peuvent, par la prière, le rejoindre dans sa solitude. Vous pensez à ce rendez-vous qu'aucun geôlier ne peut interdire, au rendez-vous des âmes en Dieu.

La voici, la différence entre le fataliste et le chrétien. Le fataliste, devant un cas pareil, est celui qui se contente de courber le dos sous la rafale. Que voulez-vous qu'il fasse? Il vous dira : « Je ne sais pas ce qui se passe, je n'en saurai peut-être jamais les raisons. Ce qui se passe, c'est le déchaînement des forces brutales. Ce qui se passe après tout, c'est ce qui est écrit. » Et il n'a même pas la force de maudire ce qui est écrit. Le chrétien, lui, ne se soumet pas à ces événements. Il veut les dominer, il veut les vaincre, il veut en triompher, et il affirme qu'en disant à son Dieu : « Ta volonté soit faite », il triomphe de ce qui paraît l'opprimer. Car enfin, lorsque le chrétien pense à son bien-aimé et prie pour son âme en même temps que pour son corps, lorsqu'il ajoute : « Ta volonté soit faite », vous entendez bien que ce chrétien ne dit pas : « Si ta volonté est que mon fils soit moralement perdu, que ta volonté soit faite. » Jamais un chrétien ou une chrétienne n'exprimera rien de pareil; ce qu'il dira, c'est : « Que ta volonté soit faite dans l'âme de mon enfant. Je ne sais pas à quel moment elle le sera; mais je demande qu'elle soit faite. Si même il venait à sombrer dans le désespoir, eh bien, tu le ressusciteras et tu le sauveras encore. » Voilà dans quel sens la mère chrétienne ou l'épouse chrétienne prononceront ces mots : « Que ta volonté soit faite et non pas la

mienne ». Ou bien encore elle le répètera en disant : Que ta volonté soit faite en moi ; et que moi, malgré mes découragements, malgré mes accès de désespérance, en dépit de tout, je continue de m'associer à ta volonté, je continue de prier, je continue de chercher, et nous vaincrons, ô Père. Ta volonté sera faite.

Le voilà, le prétendu fatalisme du chrétien. Et lorsqu'il ne s'agit plus de ce que nous appelons la prière d'intercession, lorsqu'il s'agit de la prière pour nous, c'est ici que l'on voit l'abîme entre le fatalisme du monde et la confiance du chrétien.

On parle beaucoup, en ce moment, de l'alcoolisme et du mal qu'il peut faire à la France. Mais ne vous faites pas d'illusions. On cherche le remède à l'alcoolisme dans des mesures légales et extérieures. Combien, parmi ceux qui dénoncent l'alcoolisme, ont foi dans le relèvement de l'alcoolique ? Combien y en a-t-il qui demandent, et avec raison, des lois contre l'alcool et contre les cabarets, mais qu'il ne faudrait pas inviter à prêcher à des alcooliques que leur relèvement est possible ? Ah ! c'est alors que vous les entendriez, les fatalistes du monde, vous apporter leurs aphorismes d'inertie : « Qui a bu, boira. Un tel boit, eh bien, qu'il continue. Nous essaierons de sauver les enfants ; mais pour lui, il n'y a rien à faire ». Ou bien, c'est encore le fameux proverbe que l'on répète dans les familles dites chrétiennes : « On ne change pas son caractère. On naît avec un certain tempérament et on le traîne avec soi jusqu'à la fin de ses jours ». Le chrétien dit, lui aussi : « Qui a bu boira, si Dieu n'intervient pas ». Mais il a la confiance que son Dieu peut intervenir et faire des miracles. Il ne répète pas : « On ne change pas son caractère ». Il sait que l'on est parfois victime de son caractère ; mais il sait que, au pied de la Croix, les pires

caractères se transforment. Il sait qu'il n'est pas un esclavage qui ne puisse être changé en liberté. Et savez-vous pourquoi il le sait ? Ce n'est point parce qu'il l'a lu dans les livres ou parce que son pasteur le lui la dit. Il le sait par lui-même, s'il est passé par la crise de la conversion. Il sait que, lui, il est devenu une créature nouvelle ; et comme il se rend compte de tout ce qui grouille dans une conscience d'honnête homme, comme le miracle s'est fait en lui, il a la certitude que ce même miracle est possible chez tous les autres hommes.

C'est ainsi que le chrétien est un fataliste, et c'est pourquoi je voudrais ajouter un mot pour ces hésitants qui sont là, sur la limite du christianisme, qui, par loyauté, se font toutes sortes d'objections, qui ne se décident pas à franchir le dernier pas. Je veux leur dire : Prononcez, vous aussi, la prière : « Que ta volonté soit faite ». Mais remarquez que la volonté du Père s'est déjà accomplie dans votre personne, dans une mesure que vous devriez calculer. Vous êtes troublés aujourd'hui, vous souffrez, vous voudriez vous donner, et vous n'y parvenez pas ; mais regardez donc la différence qu'il y a entre l'état dans lequel vous êtes pendant que vous souffrez et celui dans lequel vous étiez auparavant. Quelque chose priait en vous, Dieu l'a entendu, et vous avez été exaucés. Ne vous demandez pas : « Dieu m'exaucera-t-il ? » Dieu vous a déjà exaucés, et le trouble dans lequel vous êtes, la souffrance dans laquelle vous gémissez, eh bien, c'est une nouvelle prière que Dieu lui-même murmure en vous et qu'il a déjà exaucée plus qu'à moitié.

Je voudrais résumer l'essentiel de ma pensée en deux souvenirs. Le premier, c'est ce qui se passe dans les forêts de l'Amérique du Sud, lorsque l'Indien, avec sa sarbacane, a lancé contre un ennemi une petite flèche enduite

de curare. L'homme qui a été atteint souffre très peu ; puis il s'aperçoit qu'une paralysie lente le gagne ; ce sont d'abord les membres qui sont atteints, puis les muscles de la face. Cet homme est absolument immobilisé. Son corps devient le tombeau dans lequel une âme assiste à cette rigidité qui gagne ; et la mort ne vient qu'après ce supplice de la paralysie contemplée par celui qui va mourir. Eh bien, c'est là le tableau de ce qui se produit, lorsque le fatalisme a mordu une âme. C'est d'abord l'action qui devient un peu pénible, puis elle devient impossible ; et une âme peu à peu se voit dans l'impossibilité d'agir parce qu'un curare mystérieux l'a paralysée.

Et maintenant, regardez dans le petit village de Capernaüm. Le Christ parle et agit. Autour de lui, des multitudes accourent. Ce sont les malades qui viennent, et ce sont aussi ceux qui ont des malades et qui les apportent. Au milieu de cette foule un homme est apporté sur un petit lit. Il est paralytique ; il ne peut plus bouger ; et l'on demande pour lui la guérison. Que fait le Christ ? Le Christ lui déclare d'abord : « Tes péchés te sont pardonnés ». Ensuite, il n'administre pas un sermon à ce malade ; il ne l'invite pas, comme nos libres-penseurs d'aujourd'hui seraient tentés de croire que le Christ avait à le faire, à se résigner et ne lui dit pas : « Mon pauvre malade, tu n'as plus qu'à murmurer que la volonté de Dieu soit faite ; tu as ta paralysie ; essaie de vivre avec elle et d'en prendre ton parti ». Le Christ regarde cette créature qui souffre et il lui commande : « Prends ton lit et marche, marche avec ton lit, ton lit qui te rappelle toutes tes souffrances, ton lit sur lequel tu as connu une immobilité qui ressemblait à une agonie mystérieuse, ton lit auquel tu croyais être attaché jusqu'au jour où, de ce lit, on te porterait dans un

cercueil. Prends ton lit, et marche. Marche c'est-à-dire sois libre ; dans tes pauvres membres ankylosés, sens la vie circuler à nouveau, la vie qui meut les autres, la vie du Père. Marche parmi les hommes et va proclamer qui t'a guéri. »

Eh bien, voilà ce que le Christ nous dit à tous. Il nous dit d'abord : « Tes péchés te sont pardonnés ». Ce n'est peut-être pas pour lui parler de nos péchés que nous allons vers lui. Nous voulons lui parler de nos souffrances, des tortures de notre cœur, de celles de notre corps et, des corps de nos enfants. Nous voulons lui parler de cela ; et lui, il nous dit : « Il faut d'abord parler de ton âme. Tes péchés te sont pardonnés. Tu veux aller trouver ton Père. Mais tu sens bien que, le jour où tu contempleras sa sainteté, tu n'oseras pas essayer d'entrer dans son intimité et tu voudras te cacher. Moi, je veux que tu ailles jusqu'à lui : et c'est pour cela que je t'annonce de sa part le pardon de tes péchés. Mais, lorsque tu auras fait cela, marche. Sois un homme libre, et que cette parole : « Tes « péchés te sont pardonnés », te libère à l'égard des hommes ; qu'elle te libère à l'égard de toi-même ; qu'elle te libère de tous les esclavages sous lesquels tu as gémi. Marche sous le grand soleil de Dieu. Marche en faisant épanouir tous les germes qu'il avait plu à ton Père de déposer en toi et que ton péché empêchait de naître et de se développer. Marche parmi les hommes et rends ton témoignage à celui qui t'a guéri. Marche et ne sois pas un lâche, lorsque les hommes te demanderont qui t'a délivré. Marche et toi, l'homme libéré, conduis les hommes au Libérateur ! »

Voilà la différence qu'il y a entre le fatalisme du monde et la confiance du chrétien.

Puisse cette confiance être celle de tous ceux qui se

disent chrétiens. Puisse-t-elle devenir celle aussi de ceux qui se croient fatalistes, mais dont la souffrance elle-même est une prière vers ce Dieu qui ne demande qu'à les exaucer.

LAVAL. — IMPRIMERIE MODERNE